

QUI PEUT LE PLUS NE PEUT PAS TOUJOURS LE MOINS.

MOSAÏQUE

En présence de l'appareil nouveau dont il s'agit ici, on ne sait pas d'abord ce que cela peut bien être effectivement ; et comme il est monté sur un train léger de deux roues, qu'il comporte en avant un siège analogue à ceux où prennent place les servants des pièces d'artillerie, comme enfin sa partie essentielle est formée d'un tube qui s'allonge tout à fait à la façon d'un canon, en pivotant sur un pivot, on s'apprête à l'entendre tonner et à le voir lancer la mort.

Or, c'est tout uniment une lance à incendie d'un tout nouveau système, imaginée par M. Gorter, un ingénieur du service d'incendie de la ville de San-Francisco. De sa disposition générale, le lecteur peut juger aisément par la ressemblance à laquelle nous faisons allusion tout à l'heure : c'est tout à fait l'aspect d'une mitrailleuse Maxim montée sur son cabriolet. Quant à ses munitions (de l'eau tout simplement), elles lui sont apportées par six robinets sur lesquels se montent autant de conduites en toile, et qui sont disposés sous la plate-forme du cabriolet. L'eau qu'amènent les tuyaux arrive à la lance-canon en venant des bouches d'eau dans lesquelles elle est sous pression : si bien que ladite lance débite une masse liquide formidable. Le fait est que le jet énorme qui en peut sortir, et avec lequel on "canonne" le foyer de l'incendie, a de 5 à 8 centimètres de diamètre, et atteint aisément une hauteur de 60 et de même de 80 mètres, si la pression dans les conduites de distribution d'eau est suffisante. Précisément, grâce au pivot sur lequel est montée la lance, ce jet peut être orienté et braqué dans toutes les directions. Pour compléter la ressemblance avec un canon, les brancards du cabriolet sont munis de crocs qui s'enfoncent dans le sol, de la même façon que la bêche qui termine l'affût d'une pièce d'artillerie, et cela pour empêcher le chariot de reculer sous l'influence de la poussée du jet qui s'échappe de la lance.

Cet appareil, qui a déjà rendu les plus grands services, ne pèse que 1,500 livres.

La durée d'un clin d'œil est considérée comme l'espace de temps le plus court qui se présente pratiquement dans l'existence ; mais on s'en tenait dans cette opinion à une grossière approximation. Aujourd'hui les mesures les plus minutieuses n'effrayent plus nos savants, et on mesure tout : si bien que M. S. Garten vient, au moyen de méthodes photographiques un peu trop compliquées pour que nous les décrivions, de mesurer la durée du fameux clin d'œil, du clignement d'œil. Il y a deux phases dans un clignement d'œil : d'abord l'abaissement de la paupière, qui dure de 7 à 9 centièmes de seconde, puis le relèvement qui prend 17 centièmes de seconde environ ; mais il faut tenir compte aussi de ce fait que, entre l'abaissement et le relèvement de la paupière, l'œil demeure fermé un instant, un court instant, qui est exactement, à ce qu'il paraît, de 13 à 17 centièmes de seconde. Si nous additionnons tous ces temps quelque peu courts, nous arrivons au total maximum de 40 centièmes de seconde autrement dit de moins d'une demi-seconde pour la durée du clin d'œil. On voit que cela peut passer pour une durée fort réduite.

Le téléphone, si précieux qu'il soit, a un inconvénient qui s'explique de lui-même : quand il n'y a personne à un des bouts de la ligne téléphonique, l'appareil est inutilisable, en ce sens qu'il n'enregistrera point la conversation que, à l'autre bout, un interlocuteur voudrait lui confier. Un inventeur et un savant des plus distingués, M. Dussaud, dont on a souvent eu occasion de parler déjà pour les perfectionnements qu'il a apportés au phonographe, vient d'imaginer un dispositif qui transforme au besoin le téléphone en instrument enregistreur. En effet, il comporte une série de plaques spéciales qui inscrivent une conversation prononcée, même à voix basse, dans le récepteur, et il la répète quand besoin est. De la sorte, on peut parler dans votre téléphone quand vous n'êtes pas là, et lorsque vous rentrerez, vous n'aurez qu'à faire tourner l'appareil enregistreur, il vous racontera fidèlement les communications que l'on vous aura adressées durant votre absence.

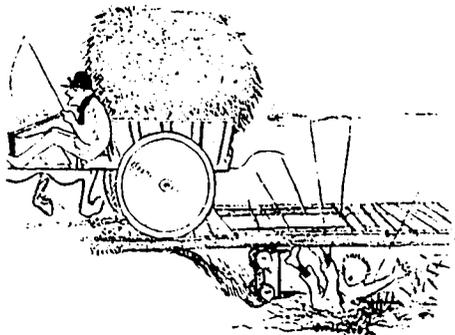
Une curieuse araignée que celle-là.

Nous devrions plutôt dire une curieuse toile d'araignée, que l'on ne découvre jamais le jour, car elle est repliée soigneusement tous les matins par l'animal qui la tisse. Celui-ci se nomme *l'Épéiroïdes bahiensis*, et se rencontre à Para, où ses mœurs ont été observées par M. Galdi et surtout par son fils, qui a passé des nuits à cela.

Dès que le soir arrive, l'araignée tisse sa toile, et, durant la nuit, elle capture un certain nombre d'insectes, qui viennent se prendre dans les

mailles de ce filet aérien : ce mot de filet est fort exact, car, à l'arrivée de l'aube, l'araignée ramasse sa toile comme un pêcheur le fait de ses rets, et, une fois le soleil levé, elle passe son temps à chercher les proies capturées qu'elle dévore. Le soir, elle se remet à l'œuvre et fabrique un autre filet qui lui rendra les mêmes services.

OMNIBUS.



C'EST CLAIR

Buff.—Comment est la femme ?

Tuff.—Très bien, très bien encore, car, tu comprends, la saison des eaux est encore trop éloignée.

CURIOSITÉ SATISFAITE

Elle.—Vous n'êtes pas allé à la soirée chez les Boursicot ?

Lui.—J'avais pour ne pas y aller une grave raison personnelle.

Elle.—Vous devriez bien me la dire.

Lui.—Vous serez discrète !

Elle.—Je vous le jure.

Lui (à mi-voix).—On ne m'avait pas invité.

CHEZ L'AGENT D'IMMEUBLES

M. Boniface.—Ma femme va venir tantôt et vous lui direz qu'il est trop tard, que la maison portant le n° 333 Avenue des Oies est louée.

L'agent.—Mais elle ne l'est pas ?

M. Boniface.—Elle le sera, je la prends. C'est que, voyez vous, ma femme ne peut jamais arriver à une décision et je suis sûr qu'elle tiendra mordicus à avoir cette maison si elle pense que c'est impossible.

AU MUSEUM



Le Zoolou.—Le géant et le nain sont encore à s'engueuler.

La fille-phénomène.—Il est bien difficile de dire quel est le plus gros des deux.